

Des fastes morbides de la société hyperfestive et des sortilèges qu'elle s'efforce de déployer pour accompagner en douceur l'effacement de la civilisation, il est possible que Bernanos, dès 1946, dans une conférence prononcée à Genève, ait senti venir le vent lorsqu'il s'adressait de la façon suivante à ses auditeurs : « Les médecins de Molière autour de l'agonie du monde, voilà ce que vous voyez tous les jours, et vous y êtes si habitués qu'il vous paraîtra peut-être, demain, naturel de mourir au milieu de ces guignols, comme un vieux monsieur cardiaque frappé à mort un soir de Mardi-Gras, dans les salons d'un mauvais lieu, et dont la dernière grimace se reflète de miroir en miroir sur la civière, à chaque marche de l'escalier. »

Le pire des malheurs n'est pas de mourir, en effet, ni même de mourir en plein Mardi-Gras, mais de ne même plus avoir les moyens de s'étonner de cette funeste conjonction parce qu'il est devenu impossible de la discerner. C'est alors qu'enfin l'expression « mourir volé » commence à prendre tout son sens. Et elle ne pouvait l'atteindre, ce sens, qu'avec l'ère hyperfestive.

DU FESTIVISME COMME LANGAGE ET COMME IDÉOLOGIE

L'ère hyperfestive et posthistorique a une idéologie, mais elle ne se montre pas. Il faut la chercher. Elle se dérobe même remarquablement à la nomination. Plus elle agit, plus elle efface ses propres traces. Il est nécessaire de s'emparer de certains signes et de les déchiffrer pour reconstituer une réalité aux trois quarts invisible. La première difficulté vient de la nature même du réel

d'aujourd'hui, de sa « consistance » très particulière. Si notre époque est bien celle où le concret a cédé *comme un plancher s'écroule*, ce qui est dissimulé par le langage régnant c'est cet effondrement. La vision du monde d'Homo festivus est une fiction enveloppant ses propres intérêts de « classe dominante ». Par ses bavardages apparemment disjonctés, il ne poursuit qu'un but : il sert sa propre cause. L'idéologie, aux yeux de Marx, était un enchaînement de représentations destinées à faire croire à l'illusion d'un social éternel et anhistorique au sein même de la société historique. L'idéologie d'aujourd'hui consiste, au contraire, à faire croire à l'Histoire au sein d'une société qui en est concrètement sortie et qui vit de nouvelles aventures encore mal définissables. L'idéologie hyperfestive se livre à un perpétuel travail de dissimulation. Elle cherche à rendre illisible sa propre anhistoricité. Elle *planque la fin*. C'est son souci majeur.

Le festif a son langage, qu'il convient de décrire. Les académiciens, légèrement chagrinés de voir la langue française se coucher devant l'époque, ont émis dernièrement quelques modestes réserves concernant certaines modifications grammaticales, à commencer par la généralisation du terme « la ministre » pour caractériser quelques-unes des agentes d'ambiance de l'actuel gouvernement. Il est de bon ton de se moquer des initiatives de l'Académie. C'est d'un effet sûr, sans risques, comme de mettre en boîte les militaires ou les curés. On peut d'ailleurs aller encore plus loin : *Charlie Hebdo*, journal délicat, a traité pour l'occasion de « cadavres » ces académiciens trop insolents à son goût. Tous les petits fonctionnaires de l'« incorrection politique », tous les anarchistes institutionnels élevés dans la zone de stabulation bétonnée du Subversif applaudissent à deux sabots chaque fois qu'on se moque du *conformisme* de

l'Académie. Ça permet de se serrer les coudes, ce genre de fronde, de se sentir plus au chaud entre modernistes aventureux. On a le vent en poupe, quand on brocarde l'Académie. On n'est pas comme tout le monde. On ne ressemble à personne. On est plusieurs millions, et même plusieurs dizaines de millions à ne ressembler à personne. Cinquante millions d'originaux contre quarante immortels, voilà à peu près le rapport de forces, et on voit le courage qu'il faut pour n'être que cinquante millions alors qu'eux sont quarante.

Personne, bien entendu, ne s'est soucié une seule seconde d'argumenter pour ou contre cette intervention. L'époque hyperfestive a ceci de propre qu'elle permet de se passer de raisonner. Il y a ce qui va (festivement) de soi, et ce qui ne va pas. La dispute ou la controverse ont été remplacées par le *débat*, cet ersatz de dialogue en ape-santeur, cette traduction infantilisée et télévisée de la discussion, où l'objet même de ce qui est en litige se dissout au fil de l'émission. Seule l'inconcevable Ségolène Royal est montée au créneau. Et qu'a-t-elle dit, Ségolène Royal, avec ce sourire circulaire qui ressemble au dérapage d'une scie électrique sur une plaque d'acier ? Elle a joué à merveille, il faut le reconnaître, son rôle de vocifératrice dans le sens du vent. Elle a répliqué, pour commencer, qu'« il faudra que les académiciens s'habituent » ; puis, très en verve, elle s'est lancée dans des considérations historiques qui l'ont amenée à comparer la protestation des immortels aux « interrogations du concile de Trente qui se demandait si les femmes avaient une âme ». Proférées dans le moment même où Jospin, à l'Assemblée nationale, étalait son ignorance crasse de l'Histoire à propos de l'affaire Dreyfus et de l'abolition de l'esclavage, ces âneries calomnieuses (et symptomatiques de la civilisation hyperfestive pour laquelle l'Histoire n'existe plus,

sinon comme prétexte à commémoration ou à jugement) sont passées inaperçues. Ce qui est parfaitement injuste et surtout féministement indéfendable. Quelqu'un aurait pu se dévouer pour lui révéler, à la philonéiste Ségolène Royal, que le concile de Trente (1545-1563) n'a bien sûr jamais discuté de l'âme des femmes ; que l'Église ne pouvait *évidemment* douter, à aucune époque, que la femme ait une âme, c'eût été une hérésie ; et que s'il faut chercher une origine à cette vieille rumeur odieuse, mais si commode aux yeux des imbéciles, c'est en remontant beaucoup plus haut, jusqu'à Grégoire de Tours (né vers 544), qu'on a une chance de la trouver, dans un texte où est évoquée la différence entre les deux termes latins désignant l'homme : *vir*, le mâle, ou *homo*, l'être humain. Mais enfin qu'importe. Par la grâce de Ségolène Royal, le français est en marche et on ne l'arrêtera pas. Quelques jours plus tard, d'ailleurs, à l'occasion de la « Journée des femmes », Jospin faisait publier au *Journal officiel* une circulaire enjoignant ministères et secrétariats d'État de « recourir aux appellations féminines pour les noms de métier, de fonction, de grade ou de titre ». Voilà donc une affaire bien rondement et ministériellement conduite, et on ne s'étonne pas que *Libération* s'en montre enchanté : « Jospin abroge la langue machiste », titrait le jour même ce quotidien tout retroussé d'aise, et en admiration devant un combattant aussi échevelé. Suivaient quelques propos de l'échevelé en question :

« J'ai beaucoup de respect pour la langue française, commentait ce bon garçon si parfaitement reformaté, mais il me paraît opportun de corriger des inégalités grammaticales qui ne sont que les traces d'une société disparue. »

Il se gardait bien de préciser que cette « société dispa-

rue» n'avait pas encore, à l'heure où nous mettons sous presse, pu être remplacée par quoi que ce soit de viable.

Si la langue a quelque chose à voir avec le monde concret, il est logique qu'elle suive celui-ci dans ses évolutions. Ce qui signifie, en l'occurrence, qu'elle doit s'adapter tant bien que mal à son complet effondrement. La linguistique étudie les relations de dénotation qui peuvent exister entre les mots et les objets réels, encore nommés référents. Le référent, de nos jours, a connu des métamorphoses. On attend de la langue qu'elle s'y résigne. Il n'y a pas que les centres-villes que l'on «réhabilite», les jardins que l'on massacre pour les baptiser «espaces arborés», et les anciens quartiers que l'on «normalise». D'après *Le Monde* (qui se gaussait aussi, comme il se doit, des récriminations académiques), certains dictionnaires de pointe se sont déjà mis au goût du jour. Non seulement ils acceptent l'irrésistible féminisation de la grammaire, mais par-dessus le marché ils ne recensent même plus les genres de certains mots; comme s'ils admettaient enfin «leur usage bisexué, autrement dit neutre». On savait déjà grâce à Jack Lang, Lièvre de Mars sur Internet, que les *rave parties* sont sacrées parce que les «différences de sexe ou d'origine» en sont bannies. De nos jours, pour vendre quelque chose, il faut en chanter la neutralité libidinale. Ce qui me ramène une dernière fois à Ségolène Royal. Cette tête à claques, pour finir, a invité les académiciens à laisser tomber leur combat perdu d'avance et à sauter gaiement dans le XXI^e siècle en s'occupant d'ores et déjà de «la prochaine étape de l'évolution grammaticale»: *l'éradication de la règle du masculin l'emportant sur le féminin*.

Toutes ces foutaises concernant la modernisation de la langue ou la féminisation des titres et des fonctions n'ont évidemment pas à être combattues. La bataille

serait perdue d'avance. Il ne s'agit même plus, désormais, de faire coïncider le langage avec la division des sexes, mais avec leur effacement désiré. Et ce n'est même plus la «victoire» des femmes que cette offensive entérine, mais celle du neutre comme conséquence obligatoire, jusque dans la grammaire, de la créolisation généralisée du monde. Cette grotesque affaire de «parité linguistique» n'est, en toute logique, qu'un pas de plus dans la marche vers la neutralisation des êtres humains et conduit, à l'insu même de tous les bons apôtres qui en chantent les vertus, vers l'éradication de ceux-ci, tous sexes confondus. Ainsi cette éradication de l'altérité, menée tambour battant par toutes les forces «progressistes», réalise-t-elle finalement (et même dépasse) les buts du racisme que ces forces ne cessent de dénoncer.

Mais notre temps enregistre encore bien d'autres disparitions. Je ne m'attarderai même pas sur la manie des titres travestis, sur le détournement devenu routine et sur les pénibles calembours institutionnels dont la presse déborde (ceux de *Libération*, dans ce domaine, crèvent à tel point l'écran qu'on ne les remarque même plus; ils ne sont pourtant que les signes pathétiques de l'état de décontraction formidable dans lequel Homo festivus, le patineur fou, veut faire croire qu'il évolue). Quant au galimatias euphémistique, sous prétexte de philanthropie, il accumule frénétiquement les litotes, et ce sont autant de procédures de destruction, de dissimulation, d'escamotage du monde réel. Le plus étonnant étant que ceux que l'on efface de cette manière puissent s'en montrer si satisfaits; et même, ils en redemandent. C'est la surprise des temps nouveaux. Les aveugles applaudissent à leur propre anéantissement en tant qu'aveugles sous le nom de «mal-voyants»; les nains semblent ravis d'être suicidés en tant que nains (donc en tant qu'êtres humains)

lorsqu'ils deviennent des « personnes de petite taille » ; les infirmes, déréalisés sous le nom de « handicapés moteurs », applaudissent à l'évaporation de leur dignité d'infirmes. Ce n'est pas seulement le passé que l'on liquide en épurant le langage (le passé comme déploiement d'une méchanceté dont l'évocation est proclamée insupportable, même à titre de traces dans les mots), c'est avant tout le présent. Homo festinus est imbattable dans ce domaine particulier de la prestidigitation. Quand il transforme en sigles les chômeurs (RMistes), et quand les victimes de la misère ne sont plus qualifiables que par trois lettres (SDF), c'est le chômage, c'est la misère elle-même et ses victimes qu'il invite gentiment, avec les meilleures intentions du monde, à s'éclipser dans une autre dimension. Aux tragédies de la vie réelle (ou de ce qui en reste), Homo festinus a trouvé une solution : le néologisme. Il dissimule le concret sous ses mots à lui, comme on planque la poussière, à coups de balai, en la poussant sous les lits. Il a de bonnes raisons pour cela : une grande servitude, une servitude d'une ampleur inconnue de toutes les autres civilisations, attend l'humanité ; autant l'appivoiser dès aujourd'hui sous le nom de « flexibilité » ; et, par la même occasion, sous l'excellent prétexte d'en finir avec les « discriminations », jeter l'esprit critique, donc la pensée discriminante (action de discerner, de distinguer l'un de l'autre deux objets concrets) dans la plus profonde des poubelles d'opprobre de la post-Histoire.

La longue marche de l'humanité vers le neutre (donc aussi vers la suppression du désir), ce renoncement volontaire et unanime à la dernière *distinction*, cette abolition de l'ultime privilège délicieusement conflictuel, de la seule véritable *dissonance* que les hommes et les femmes avaient *en commun*, cette nuit du 4 Août annon-

cée par les dictionnaires progressistes, les commentateurs de l'affaire Clinton et la frétilante Ségolène Royal, cette dissolution de ce qui pouvait rester de plaisir par la dissolution des sexes entraîne encore, dans le langage quotidien, quelques conséquences supplémentaires. Tous les énoncés dominants de l'ère hyperfestive se présentent comme contradictoires ; mais les contradictions internes sans lesquelles ils ne peuvent, pour ainsi dire, voir le jour, ne sont nullement prometteuses d'une décomposition de l'idéologie qu'elles expriment, ni d'un échec de son action. Certes, entre les discours et les pratiques réelles, il existe des fossés qui ressemblent à des gouffres ; mais il n'y a plus de réel par rapport auquel de tels hiatus puissent se révéler. L'hyperfestif est donc en mesure d'absorber comme une éponge les anciennes divisions (travail/loisir, principe de réalité/principe de plaisir, différence des sexes, etc.) ; et de faire un usage abusivement constant et inconscient de cette figure de rhétorique connue sous le nom d'*oxymore* ou *oxymoron* (antithèse dans laquelle sont joints des mots contradictoires) qui pourrait bien être la forme essentielle, le noyau dur, la cellule expressive majeure de l'époque qui commence. L'utilisation lyrique et somnambulique de l'oxymore par Homo festinus lui sert en même temps à tout récupérer, à se protéger du démenti, à interdire tout contre-discours, et finalement à déboucher sur le paradis *du bisexué, autrement dit du neutre*. Au royaume de l'onirisme hyperfestif, il n'y a plus d'oppositions. Il n'y a plus de sexes non plus. Et plus de conflits. On peut donc, comme dans *Le Monde* au mois d'août dernier, faire le portrait admiratif d'une Hollandaise qui, « par passion pour Internet », accomplit dans l'ombre une tâche ingrate (chasser les pédophiles du réseau), et titrer sans sourciller cet article : « La Vigile libertaire ». Et pourquoi pas la fli-

quette anarchiste? La barbouze subversive? La bigote mal-pensante? La dévote sans foi ni loi? Quelques semaines plus tard, Lady Diana mourait. Et se retrouvait aussitôt transfigurée au goût du temps, donc oxymorissée: «princesse rebelle», «princesse du peuple», etc. Ainsi se réalise, mais sous une forme sinistrement cocasse, une sorte d'idéal hégélien de résolution des contradictions (y compris de la contradiction des contradictions, le sexe), ou de dépassement de la dialectique, c'est-à-dire aussi bien, à travers le langage, un franchissement décisif, quoique carnavalesque, des anciennes *nécessités* historiques. De telles figures relèvent aussi de ce que Freud décrivait sous le nom de *processus primaires* («Des pensées contradictoires non seulement ne se distinguent pas, mais encore se juxtaposent, se condensent et forment un compromis que nous n'admettrions jamais dans la pensée normale»). Dans la société hyperfestive, qui est le retournement, la conclusion et l'effacement de toutes les sociétés qui l'ont précédée, le principe de plaisir devient le *post-scriptum triomphant* du principe de réalité. Les processus qui y dominent n'obéissent plus à aucune de ces lois d'Ancien Régime qui sont celles de la pensée logique. «Le principe de contradiction n'y existe pas. On n'y trouve rien qui puisse être comparé à la négation.» L'époque hyperfestive a d'ores et déjà gagné sa guerre contre la vie comme multiplicité des contradictions. Et c'est ainsi qu'apparaît enfin la véritable langue que parle Homo festivus: l'*hermaphrodite*.

Le naturel, la norme, le sens commun, tout ce qui se veut hors des tribulations de l'Histoire, et qui a été si longtemps synonyme de conservateur ou de réactionnaire, fusionne de nos jours avec le *subversif*, le *rebelle*, le *dérangeant*. La subversion, qui était liée à l'Histoire, a gagné par ce mariage des galons dans l'ordre de l'éternel

et de l'immatériel. Il existe désormais une subversivité spontanée, pour ainsi dire de droit divin. Libérée miraculeusement de toute datation, émancipée de toute vérification dans l'univers concret, cette subversivité est en train de trouver, comme le reste, son régime de croisière. L'Histoire évaporée, ne demeure qu'une forme indiscutable, autour de laquelle on monte sévèrement la garde pour que personne ne risque d'en interroger le vide. S'y aventurerait-on, d'ailleurs, que l'on se retrouverait aussitôt confondu avec les forces régressives les plus dégoûtantes. Les imbéciles attaques de ces forces contre les hauts lieux de la subversivité officielle ne font, jour après jour, que rendre cette dernière un peu plus sacrée.